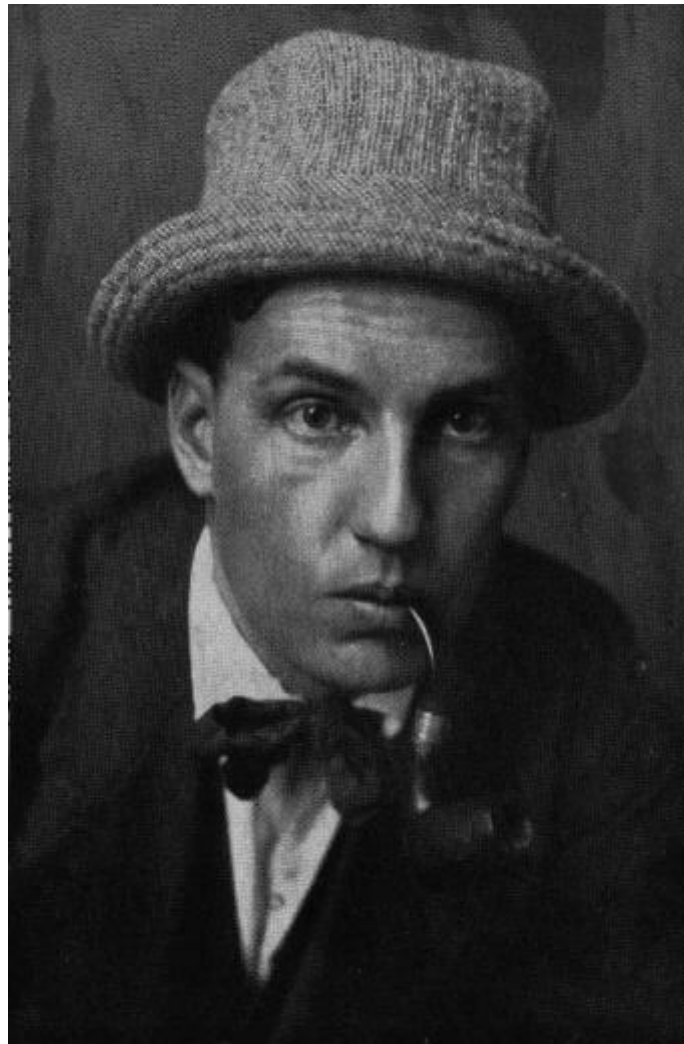


Ballades
Noires

Dan Andersson



Dan Andersson (1888-1920)

à Madame Monika SEDELL, fille du poète¹.

À la fin du XVI^e siècle et au début du siècle suivant, la Suède, épuisée par les guerres, eut besoin de main-d'œuvre. On invita des Finnois à venir s'installer dans les terres inexploitées du centre du pays et, pour favoriser la colonisation, on exempta d'impôts les nouveaux arrivants pendant les six premières années. Arrivés avec leurs semences et leurs outils, ils défrichèrent la forêt et les terres incultes du Värmland et du sud de la Dalécarlie. De petits hameaux se formèrent, isolés les uns des autres car les voies de communications étaient rares. Les Finnois se nourrissaient de peu et vivaient pauvrement dans leurs *pörte*, des cabanes sans cheminées.

On les obligea à travailler pour les fonderies et comme il fallait beaucoup de charbon de bois, les meules de charbonniers se multiplièrent. Pour faire sa meule, le charbonnier disposait, en forme de pyramide, des rondins de bois sec ; privée d'air, la combustion incomplète du bois le transformait en charbon de bois.

Daniel Andersson naquit dans cette région qu'on appelait le *Finnmark*² (le pays des Finnois), un territoire d'environ 150 km², situé à l'extrême sud de la Dalécarlie, à 20 km à l'ouest de Ludvika. Une région de landes (le *Vildmark*), de forêts, de marais, avec des hauteurs de quelques centaines de mètres, des lacs et des rivières, et dont beaucoup de noms de lieux conservent la mémoire de leur origine finnoise : Luossa, Kestina, Paise... C'était encore, à la fin du XIX^e siècle, un monde étrange et misérable, qui venait à peine d'être "suédisé". Pendant trois siècles, en effet, les Finnois avaient gardé leur langue, leurs superstitions, leurs traditions populaires et avaient vécu à l'écart des autochtones qui les craignaient à cause de leur réputation de sorciers. Daniel aimait beaucoup sa grand-mère paternelle, devenue avec le temps "la mémoire vivante du Finnmark", qui lui racontait de vieilles légendes et lui faisait connaître les croyances populaires. Il revint par la suite souvent en pèlerinage dans la vieille maison de Skattlösberg. Lui-même, d'ailleurs, passa l'essentiel de sa courte vie dans le Finnmark.

*

**

Daniel Andersson est né le 6 avril 1888 à Skattlösberg ("le Mont sans impôts"), commune de Grangärde, à 15 km au nord-ouest de Ludvika. La famille de son père, Adolf, était d'origine finnoise et celle de sa mère, Augusta Scherp, descendait de ces métallurgistes wallons expérimentés qu'on avait fait venir en Suède au XVIII^e siècle pour exploiter les mines et qui firent souche dans le pays.

Adolf, né dans une *pörte*, a connu la faim pendant son enfance. Après avoir exercé différents métiers, dont celui de pâtre et de garçon de ferme, il est admis à vingt ans dans une école normale d'instituteurs et devient, en 1875, maître d'école rurale à Grangärde, puis dans d'autres localités. Il se marie en 1882 avec une institutrice, et le jeune couple s'installe dans le logement de fonction de Skattlösberg. Daniel est le troisième d'une famille de cinq enfants. Le décès à l'âge de six mois de sa sœur Augusta le marque profondément. Il va longtemps rêver d'elle et garder le souvenir du petit corps inerte. Il est probable que son obsession pour la mort date de cette période.

On lit chaque jour la Bible dans la famille, car Adolf est un homme pieux. Cet instituteur aide aussi les villageois dans leurs formalités administratives et essaie de propager l'hygiène dans les campagnes. Il écrit aussi des poésies, des récits et tient régulièrement son journal. C'est ainsi qu'il est fier de noter que la faim a été vaincue chez lui et que sa famille n'a jamais manqué de l'essentiel. Sa femme, d'humeur gaie, chante et joue de la cithare. Elle a déclaré qu'elle était contente de son mariage et de sa vie de famille. Daniel va quitter l'école paternelle à l'âge de douze ans. Son père, pour lequel il éprouvait un profond respect, lui a tout appris, y compris l'anglais qui va bien lui servir quand il partira, deux ans plus tard, en Amérique. Au XIX^e siècle, la Suède n'est pas encore le pays prospère qu'elle deviendra quelques décennies plus tard. Beaucoup de Suédois ont émigré en Amérique pour échapper à la misère. Il part donc, le jour

¹. Les documents fournis par l'Association Dan Andersson de Ludvika et, surtout, le livre de son ami Waldemar Bernhard, *En Bok om Dan Andersson*, ont fourni l'essentiel de la matière de cette introduction.

². À ne pas confondre avec le Finnmark norvégien.

de ses quatorze ans chez un oncle et une tante établis dans le Minnesota. Adolf a des projets d'installation en Amérique et envoie son fils en éclaireur. Daniel aidera à la ferme pendant huit mois, puis rentrera en Suède. Son père a renoncé à ses projets d'émigration. Il a eu l'occasion de rencontrer aux États-Unis des *cow-boys* et des Indiens. Un recueil de nouvelles, *Chi-mo-ka-na*, publié en 1920, évoquera cette période de sa vie.

Une fois rentré dans le Finnmark, il va exercer les métiers les plus divers : bûcheron, flotteur de bois... et surtout, charbonnier avec son père qui a quitté l'enseignement pour exploiter une meule à Mårtens. Le travail physique est pénible pour l'adolescent que ses camarades de travail ont surnommé "le prof", car il lit beaucoup et commence à écrire. Il se plaît dans ce milieu, qui est le sien. Il parle la même langue que les charbonniers et sait recueillir les souvenirs et les confidences des vieux ouvriers. Il apprend à mieux connaître la détresse morale, la misère physique et le dur labeur de nombre d'habitants du Finnmark. Il aime aussi ses forêts, ses marais, ses lacs... rêve et joue du violon. Il songe un moment à devenir marin, mais en 1907, il devient instituteur rural, pendant deux mois seulement. Il effectue ensuite son service militaire. Au bout de quelques semaines, cependant, on décèle chez lui un début de tuberculose et il est réformé. Les symptômes vont heureusement vite disparaître, peut-être grâce à la vie au grand air qu'il mène alors. En 1911, il revient à Skattlösberg, bientôt suivi de sa famille. Daniel a trouvé une place d'employé au Templarorden, une société de tempérance et d'éducation populaire, dont la devise est : "Paix, Sobriété et Instruction populaire". Il fait des conférences, surtout sur des thèmes littéraires, à travers toute la Suède, mais c'est un travail harassant et très mal payé qu'il quitte en 1913, pour redevenir charbonnier. Il s'installe ensuite à Ludvika, puis à Luossa où il va essayer de vivre de sa plume tout en exerçant des petits boulots pour subsister. Les manuscrits qu'il envoie aux journaux sont rarement publiés. C'est à partir de cette époque qu'il signe "Dan Andersson".

En octobre 1914, il écrit au directeur d'une *folkehögskola* (École Populaire Supérieure) pour lui demander des conseils de lecture, car il souhaite compléter ses connaissances. En accord avec ses professeurs, Karl Erik Forsslund l'invite à suivre les cours à l'internat de Brunnsvik, où il passera l'hiver 1914-1915. Au début du XX^e siècle, en effet, les organisations syndicales et socialistes mettent sur place une véritable éducation populaire. Dans les coins les plus reculés du pays, des ouvriers viennent perfectionner leurs connaissances techniques et s'initier à la littérature, à la philosophie, aux sciences et aux arts dans ces écoles. Dan Andersson s'intéresse surtout à la littérature, à la philosophie et à la religion. Il lit Wilde, Kipling, Tagore, Nietzsche, Schopenhauer, Kant, Maître Eckhart, Böhme... et bien d'autres encore, qu'il connaissait d'ailleurs souvent avant d'entrer à l'école. Brunnsvik aura une influence importante sur le jeune écrivain. Ce sera son deuxième foyer et il y aura toujours une chambre de libre pour lui.

Son premier livre, *Kolarbistorier (Histoires de Charbonniers)* paraît en 1914. Il décrit dans ces nouvelles le travail, les croyances et les rêves de ses anciens compagnons. L'année suivante paraît *Kolvaktarens visor (Chants des Charbonniers)*, un recueil de poésies qui reprend en vers à peu près les mêmes thèmes.

Après avoir quitté Brunnsvik, il va aider son père à bâtir une *stuga* (maison de bois) pour la famille à Gräsberg, non loin de Ludvika. C'est là qu'il va écrire. La maison est petite, mais Adolf est satisfait d'avoir un logement bien à lui. La propriétaire actuelle de cette *stuga* est Madame Monika Sedell, la fille du poète.

En 1916 paraît *Det Kallas Vidskepelse (On appelle ça Superstition)*, le plus finnois de ses livres, dont le personnage principal est la transposition littéraire d'un homme qui a vécu à Grangärde, une sorte de rebouteux, un sorcier qui prétendait converser avec les morts. Son deuxième recueil de poésie, *Svarta Ballader (Ballades Noires)*³, paraît en 1917. Dan Andersson tenait beaucoup à ces poèmes, dans lesquels toute la détresse physique et morale des hommes, les grandes solitudes désolées du Vildmark sont évoquées avec un réalisme vigoureux, teinté de mélancolie et de mysticisme. La même année, paraît son roman partiellement autobiographique, *De tre hemlösa (Les trois "sans domicile")* et sa suite, l'année suivante, *David Ramms arv (L'héritage de David Ramm)* en même temps qu'une traduction du recueil de poèmes de Kipling, *The Seven Seas (På sju hav)*⁴.

³. Le texte original sur lequel repose cette traduction est tiré de Dan Andersson, *Samlade Dikter (Poésies complètes)*, éditions Wahlström et Widstrand, Stockholm, 1989.

⁴. Ses œuvres complètes, publiées après sa mort, contiennent beaucoup d'inédits en vers et en prose, ainsi que les textes de ses articles de journaux et de conférences.

Il mène ensuite une vie de bohème avec des artistes de ses amis, dont Waldemar Bernhard, qu'il a connu à Brunnsvik et avec lequel il restera en correspondance toute sa vie. Il séjourne surtout à Stockholm, fait un séjour en Norvège, à Trondheim, puis s'installe à Göteborg, où il travaille neuf mois pour un journal local. Le 19 juin 1918, il se marie avec une institutrice et le couple s'installe dans le logement de fonction de Gonäs, à 5 km de Ludvika, Dan continue souvent à rendre visite à ses amis de Brunnsvik, Sigtuna, Stockholm... C'est dans cette dernière ville qu'il se rend le 15 septembre, car il espère trouver un emploi dans un journal. Il prend une chambre à l'hôtel. Le lendemain au matin, on le découvre mort dans son lit. La chambre avait été désinfectée la veille, et la literie contenait encore du cyanure. Il est enterré le 23 à Ludvika. Sur sa tombe, on a sculpté deux mains tendues vers un soleil, "Vers la lumière". C'était le titre qu'il avait donné à sa traduction du poème de Baudelaire, "Élévation", un poème qui exprime certaines aspirations du poète suédois. Six mois après sa mort naissait sa fille. Madame Monika Sedell vit aujourd'hui à Örebro, fidèle gardienne de la mémoire de son père.

Dan Andersson a été méconnu de son vivant par la critique littéraire, mais depuis sa mort, on n'a jamais cessé de rééditer et de lire ses œuvres. Certaines de ses poésies ont été mises en musique, par lui-même quelquefois. En 2005 encore, le disque de la chanteuse Sofia Karlsson, *Svarta Ballader*, a été accueilli avec enthousiasme par le public et la critique. Chaque année, "la semaine Dan Andersson" à Ludvika rassemble un vaste public qui vient écouter concerts, conférences, lectures et poésies... On l'a classé parmi les écrivains prolétariens, ces ouvriers, paysans, marins autodidactes qui ont profondément marqué la littérature suédoise pendant la première moitié du XX^e siècle. Lui-même, pourtant, se voyait autrement. Quand son ami Waldemar Bernhard écrit pour la première fois un article sur le poète, celui-ci récuse l'étiquette "poète du Vildmark" qu'on lui colle parfois et se définit comme "*En mörkerets och hemlöshetens diktar*" (un poète de l'obscurité et de l'errance – "*hemlös*", littéralement : sans foyer). On lui a trouvé beaucoup d'affinités avec Dostoïevski. On retrouve chez eux, en effet, à peu près le même monde misérable, la même compassion pour "les humiliés et les offensés" et la même inquiétude religieuse. Dan Andersson tenait en haute estime le grand écrivain russe, qu'il n'a lu d'ailleurs qu'après avoir écrit l'essentiel de son œuvre. Selon Waldemar Bernhard, son ami était un agnostique avec beaucoup de contradictions. Attiré un temps par le bouddhisme, il était toujours à la recherche d'un "ailleurs", de ce "quelque chose qui se cache derrière les montagnes"⁵.

Bruno WOISSON.

"Il convient de citer ses *Ballades Noires* parues en 1917. Jamais auparavant, il n'avait été donné à un poète d'associer d'une manière aussi convaincante, la grandeur des terres désertes à la simple et bouleversante nudité des destinées humaines..."

Frédéric Durand, *Suède Moderne, terre de poésie*,
anthologie des poètes suédois d'aujourd'hui
Aubier, éditions Montaigne, Paris, 1962

⁵. Je remercie particulièrement Mme Monika Sedell, dont les lettres chaleureuses m'ont beaucoup touché et beaucoup aidé, Mme Lena Mossbring, du musée Dan Andersson, Mme Christina Garbergs-Gunn, de la *folkhögskola* de Brunnsvik, pour les documents qu'elles ont eu la gentillesse de m'envoyer.

Autour du mendiant de Luossa

Autour du mendiant nous étions tous assis,
auprès du feu de camp nous écoutions son chant,
il chanta les vagabonds toute la nuit durant,
le mystère des êtres et sa soif d'infini :

“Il y a quelque chose derrière les montagnes,
derrière la poésie et derrière les fleurs,
au-delà des étoiles, derrière mon cœur ardent,
quelque chose qui murmure, qui m'attire et m'invite :
‘Viens vers nous, car ce monde n'est pas ton royaume’.

J'ai prêté l'oreille au clapotis des vagues,
à la paix, j'ai rêvé des mers les plus sauvages,
en pensée j'ai volé vers le pays sans nom,
où l'oubli s'étendra sur nos plus chères amours.

Pour une âpre nostalgie, nous sommes nés de mères livides,
des affres de la naissance jaillit le premier rôle,
pour jouer notre rôle nous fûmes ballottés,
nous fûmes rennes ou lions, mendiants ou dieux.

Près d'elle silencieux, son cœur semblable au mien,
près d'elle qui, tendrement, tenait notre maison,
j'entendis une voix des tréfonds de mon cœur :
‘De tout ce que tu possèdes, rien ne t'appartient’,
mon âme prit son envol pour trouver l'apaisement.

Ce que j'aime est là-bas, dans le lointain obscur,
et ma voie véritable dans le mystère là-haut,
au milieu du tumulte, on m'appelle, ô Seigneur,
délivre-moi de tous les biens du monde, mon Dieu,
ce que je veux Seigneur, on ne peut me l'offrir.

Ô mon frère suis-moi, par-delà les sommets,
par-delà les rivières et les fleuves paisibles,
là-bas, la mer s'endort, couronnée de montagnes,
derrière le firmament, au-delà de la Terre,
se trouve ma patrie et se trouve ma mère,
dans son manteau de roses, dans les brumes argentées.

Puissent les noires eaux salées rafraîchir notre fièvre,
puissions-nous être loin quand le jour se lèvera,
je n'étais pas d'ici, j'ai souffert atrocement,
de mon manque de foi, de ma nature inquiète,
de mon amour ardent, de mon brûlant amour.

Près d'un portail de roses, tout là-bas sur la plage,
sur le sable jonché de coquillages clairs,
les épaves pourrissantes et les hommes harassés
ont trouvé le repos, ont trouvé le salut,
comme un air de violon, les chants célestes résonnent,
et sous la voûte vivent les tout petits enfants,
dans la béatitude et pour l'éternité”.

L'enterrement d'un violoneux

Avant que ne luise le matin rose sur les cimes d'Himmelmora
voici qu'on emporte un mur du village de Berga.
Sur les fleurs de la colline s'avance le silencieux cortège,
sous un ciel matinal, lourd de gros nuages gris.
De rudes bottes foulent, à grandes enjambées, les prés criblés de roses,
de rudes têtes s'inclinent comme pour la prière,
des solitudes désolées, là-bas, on emporte un rêveur mort désormais,
sur la prairie scintillante de vert sous la rosée.

C'était un homme étrange et solitaire, disent quatre hommes en noir,
il a souvent souffert de la faim, il était souvent sans abri,
regardez, c'est un roi ! disent les roses piétinées,
regardez, c'est un roi ! c'est un rêveur qui meurt.
C'est bien loin, disent les porteurs, on marche depuis des lieues,
il commence à faire chaud et l'on est fatigués.
Sa démarche légère et ses douces paroles, chuchote le saule, murmure l'osier,
c'est peut-être une fleur qui vient de mourir.

Mais quand le noir cercueil pénètre en vacillant dans le bois vert,
le silence s'étend sur les prés que réveille le matin.
Le vent de l'ouest s'arrête pour écouter qui vient
parmi les roses, à pas si lourds et si pesants.
Ce n'est qu'Olle le violoneux qui a fini sa vie d'errance,
chuchote le pin et chante le sapin.
Si j'étais ouragan, je me soulèverais, répond le vent,
et mon souffle suivrait le cortège !

Dans le marais, on porte un corps inerte sur la bruyère,
on le porte avec peine sous le soleil pâle et serein.
Et quand le soir fraîchit sur les buissons d'airelles,
un piétinement sourd résonne dans la lande,
le piétinement de quatre hommes de retour fatigués et songeurs,
et qui inclinent la tête comme pour la prière,
ils foulent, écrasent et blessent les roses de leur pas lourd,
sur la prairie scintillante de vers sous la rosée.

Il est bien loin à présent, disent les quatre hommes, ce sera dur
pour sa mère qu'on va mettre à Torberga, qu'on va mettre à l'hospice.
Pourquoi ces talons noirs nous piétinent-ils et ces sabots nous déchirent-ils ?
Gémissent les roses, exhibant leurs blessures.
C'est la Mort qui a dansé sur la lande,
chuchotent les chardons dans la prairie blanche de trèfles.
Elles vous a piétinées de ses vieilles galoches noires,
en emportant dans la danse les restes du rêveur.

Sur l'herbe, les maisons grises, la nuit flotte comme un souffle.
Dans le ciel scintillent faiblement de timides étoiles,
à l'ouest de la lande une douce lumière descend sur l'étang,
et sur la vase, les nénuphars, un chant s'élève soudain.
La tempête chante noire, la tempête chante blanche,
et dans l'écume enveloppant l'île d'Härna
chantent les vagues dans les solitudes désolées,
au-dessus du lac noir et tourmenté,
dans la nuit monte une prière
pour la mort d'un violoneux, pour la mort d'un rêveur.

Le violoneux

Je suis violoneux, je joue dans les bals et aux enterrements,
en plein soleil et quand les nuées voilent l'éclat rose de la lune.
Je n'ai cure de vos conseils, je joue comme je le sens,
je joue pour oublier, pour oublier mon existence.

Je ne veux pas battre le seigle, je ne veux pas cueillir le lin.
La main qui fait vibrer l'archet doit rester souple et belle.
Vous n'avez pas le droit de me faire la morale, de me traiter de paresseux,
j'ai faim parfois, mais plutôt mourir que de mendier mon pain.

Je ne veux pas bêcher la terre, je ne veux pas fendre le bois,
de l'aube au crépuscule, je veux rêver derrière les haies,
jouer du violon debout, dans le soir rougeoyant,
jusqu'à ce que s'illuminent vos yeux comme le soleil couchant.

Je jouerai quand vous mettrez en terre vos êtres les plus chers,
je jouerai toute votre douleur dans un chant sans paroles,
et tout ce noir, la mort venue vous visiter,
il jaillira de mes cordes en grands flots de douleur.

Par les profondes nuits d'automne, je suis ma route par les vaux.
Dans la fumée de cent meules, je chante comme un fou,
et quand palpite la nuit noire sous l'écume des étoiles,
mes cordes de basse expriment les tréfonds de l'âme humaine.

Trois cordes de douleur seulement, la dernière s'est cassée
à l'enterrement de mon meilleur ami en une ultime vibration,
mais jusque dans la mort je vous suivrai de mes chants,
je veux mourir et jouer au Jour du Jugement.

Karis-Janken

I

Ce n'était qu'un taudis fait de mottes de gazon,
quelques pierres au milieu, pour le feu qui flambait,
mais c'était un refuge, mais c'était un abri,
pour un fou solitaire, un pauvre fou hagard.
C'était là qu'il coupait son tabac près des braises.
C'était là qu'il mangeait son pain noir et rassis.
Pour la plus misérable de toutes les existences,
c'était un réconfort et c'était le bonheur.

Il y avait des poupées de chiffon aux yeux luisants de suif,
c'était Lisa, c'était Greta, qu'il appelait ses femmes.
Elles veillaient sur la maison, la protégeaient des hommes,
des bêtes et des sorciers, et quand tombait le soir,
le regardaient sculpter ses grandes cuillers en bois.

Dans le silence du ciel immense
où souriait la pleine lune,
dans le silence des montagnes et des bois
où s'écoulait lentement la nuit noire,
il chantait une folle chanson
pour la nuit déserte et désolée,
et Greta et Lisa, ses femmes,
éclataient alors d'un rire démentiel.

Il chantait en raclant son violon,
avec tant de rage que les cordes sautaient,
une curieuse et bien étrange chanson
sur un roi, le roi Tingi-Ring-i-Tang.

II

Ce roi, Tingi-Ring-i-Tang
avait un manteau bleu ciel,
un manteau fait en peau de chrétien
avec des démons rouges dessus.

Ce roi Tingi-Ring-i-Tang
avait un mur d'ossements,
il faisait rôtir dans son four
les enfants qu'il avait enlevés.

Son pays est d'été, son pays est d'hiver,
des flots rougis y battent le rivage
et des chardons fleurissent dans la neige.
Son profit, c'est la ruine et sa couronne rouge
est brûlée, calcinée dans les braises du gril,
près des flots embrasés pour toute l'éternité.

Hé, ho, hé, ho,
pour le salaire des pêcheurs endurcis,
hé, ho, hé, ho,
pour les flots embrasés pour toute l'éternité.

III

C'était Karis-Janken qui, par les nuits d'automne,
s'asseyait à Pallao sur un rocher à pic,
c'était lui qui chantait toute la nuit durant,
pour les vallées humides sa chanson de dément.

“Dans les nuits les plus noires, près des plus rouges lueurs
dans les bois frémissants et près des maisons grises
je frappe sur les pierres et je pétris l'argile
quand le soleil se couche, je dors près de mon marteau.

Sur le couteau et sur la Bible, à Satan je me suis lié,
pour défendre ma vie j'ai toujours mon marteau avec moi.
Personne ne peut me nuire et tout va bien pour moi,
mais Satan viendra prendre à ma mort mon âme torturée.

Quand j'ai juré près du cierge, quand j'ai juré de mon sang,
il était là debout, mon maître, aux pieds de bouc,
jamais pourtant il ne m'emportera dans la fournaise de l'enfer,
j'ai mon manteau, et jamais au grand jamais, je ne le lâcherai.

*

Toutes mes forêts immenses regorgent de rires,
toutes mes claires étoiles peuvent danser cette nuit.
Sorciers, dureté des temps, nul ne peut me nuire,
Le diable lui-même a peur de mon rire tonitruant.

Ma chanson est noire et froide comme les lueurs du soir,
hors de la contrée, nul ne peut l'entendre et l'on s'en moque ailleurs,
je ne la chante dans la nuit que pour Greta et Lisa –
elle explose dans le ciel, expire en un sanglot”.

IV

Pour se défendre, pour son plaisir aussi,
il traînait un vieux manteau d'acier
qui scintillait dans la sombre forêt
quand sur une pierre, il battait la mesure.

Il riait et pleurait, explosait de fureur,
jusqu'au jour où il tomba sans connaissance.
Et quand les écoliers, apeurés, passèrent sur la route,
il gisait là, paisible, la face vers le ciel radieux.

*

On le retrouva raide un jour, on le retrouva mort,
la main crispée, cramponnée au marteau
un rayon de soleil jouait et dansait
sur la bouche tordue, grimaçant de folie.

Chanson de Stina, la mendiante

Tu te demandais quel mendiant avait effleuré ta voiture
et frappé à ta porte. Te voilà rassuré, maintenant, Monsieur.
Dans mes haillons, j'ai grelotté dans ta grange jusqu'au petit matin blême.
Je me souviens d'Härönös quand tu étais petit, car j'ai deux fois ton âge.

Je serre dans mes bras le pain que j'ai mendié,
mes joues basanées et ridées sont brûlantes.
Et comme elle est crasseuse ma jupe en lambeaux !
J'ai pris un raccourci par la cascade d'Hagberga,
l'ombre est si douce sous les pins et les sapins,
quand le soleil dessèche les rouges genévriers.

J'ai effleuré ta voiture où, douillettement, tu sommeillais.
La mendiante Stina t'a maudit, Monsieur, a craché sur tes roues,
je n'étais qu'une ombre en guenilles, un rien qui passait,
un paquet de loques puantes, mais avec un cœur.

J'ai pris un raccourci par la cascade d'Hagberga,
l'ombre est si douce sous les pins et les sapins.
Ma jupe pend toute sale et toute déchirée.
Mes vieilles jambes raides marchent mieux à l'ombre.
Ma tête brûlante et malade a besoin de fraîcheur,
quand le soleil dessèche les rouges genévriers.

Je me souviens quand tu étais petit, que tu jouais sur la plage,
du jour où des cailloux avaient blessé tes petites mains.
Comme tu pleurais aussi le jour où l'on a battu le chien Néron !
S'il te reste encore un cœur, tu le portes comme une tumeur.

Si tu savais comme le soleil brûle
les joues ridées d'une mendiante
demanderais-tu au Dieu de ton enfance
qu'Il envoie un petit vent frais ?
Tu te souviens du Bon Dieu ?
Tu y croyais comme en ta mère.
Celui qui nous reconforte, nous veut du bien,
aussi longtemps qu'on est petits.
Comme c'était bon de l'avoir avec nous, ce Dieu d'avant
avec sa barbe et sa couronne, celui de tous les enfants.
Ce n'est plus aujourd'hui, dans les livres de prières,
qu'un vieillard, qu'un seigneur sévère
qui règne sur des enfants devenus grands et méchants,
qu'il écrase lentement, mais sûrement, dans son moulin grinçant.
Le baluchon est lourd et le soleil brûlant.
Du pain j'en ai reçu à la ferme d'Hagberga,
de vieux croûtons tout secs, voilà mon butin.
Mais il n'est pas de croûton, aussi dur soit-il,
que je ne puisse ramollir dans le marais de Västnora.
Le pain, celui qui a durci dans ma besace.

C'est triste de se sentir comme un vieux paquet de loques,
qui ferait mieux d'aller se pendre, d'aller se jeter dans un marais désert.
Qu'est-il de pire au monde ? Mourir au fond de l'eau,
se pendre à un arbre ou bien continuer à vivre, rejetée comme une vieille charogne ?
Ça fait soixante-dix ans maintenant que je vois, que j'entends et me traîne,

on n'a pas le droit de mépriser ainsi les gens, personne n'est sans tache,
je dis qu'une ferme à l'abandon, ce n'est pas ce qu'il y a de pire,
et que si c'est triste d'apprendre que quelqu'un meurt, c'est plus triste encore,
oui, bien plus triste, d'apprendre que quelqu'un vient de naître.

Le ciel s'assombrit, noircit,
s'obscurcit, c'est le soir.
Le tonnerre gronde, les éclairs jaillissent,
derrière la masse sombre du Skamberg.
Je vais poser mon pain près de moi,
et attendre la délivrance finale, la mort.
Peut-être viendra-t-elle de la pluie d'orage,
qui va comprimer ma poitrine.

*Les ténèbres s'épaississent sur mon coeur.
Le jour est dur, noir et froid !
Froide l'ombre qui enveloppe ma tête,
et douce l'ombre de la cascade !*

*Ah ! je me raidis dans mes haillons.
Personne au village qui sache ce qui arrive.
Ah ! mes jambes en feu, laissez-vous aller,
mes chemins de solitude, adieu !*

Berceuse des chasseurs

Rouge s'élève notre feu, comme le soir qui flambait,
derrière la chaîne vallonnée du Domberg,
rouge comme le sang de l'élan hors d'haleine,
qui fuyait sur la lande d'
"Dormez bien, détendez vos jambes nerveuses,
rêvez de chair, rêvez de sang, rêvez de mort !
Nos ancêtres étaient lanceurs de flèches et de pierres,
nous sommes les plus forts des chasseurs,
et tuer c'est notre pain quotidien".

En rêve, nous bandons nos muscles,
nous grinçons des dents, nous mordons,
nos cous s'étirent roidement,
nos ongles déchirent la terre
près du feu rougeoyant
tard dans la nuit.

En silence, accroupi, le dos courbé,
lance avec sûreté ton javelot !
Petit sauvage, dans ton rêve sanglant !
Enfonce ton couteau dans la jambe,
dans l'éclat rouge du sang,
tu verras ton reflet.
Elle n'a jamais autant brillé,
ta hache de pierre !

Toutes les danses des chasseurs,
tu vas les exécuter ensuite,
après avoir mastiqué ton foie,
après avoir lampé ton sang.

L'estomac bien rempli,
repu de sang de bêtes,
tu vas te vautrer sur ta femme
qui te fera des petits chasseurs
si la chance te sourit.

Des petits chasseurs qui vont s'entretuer
par peur et par besoin,
pour assouvir leur faim,
pour les faveurs d'une femelle.

Le jeune Harald

Le jeune Harald est angoissé : “La passion et la mort de Dieu,
j’ai voulu les chanter au luth près de ma sébile d’étain,
mais nul ne peut m’offrir de l’eau, m’offrir du pain,
me donner un sac où je puisse fermer les yeux”.

La mère d’Harald prie pour le salut de son fils :
“Je ne puis dormir s’il doit rester éveillé !
Tu peux anéantir son corps, mon Dieu, mais son âme,
préserve-la de l’emprise des puissances de l’ombre !

Les gens réclament ses divagations et ses chansons,
il tourne la manivelle d’un gramophone noir,
mais ses yeux ont l’éclat des armoises de l’automne.
Ô Seigneur, comme la vie le fait souffrir !

Il a découpé en morceaux un châle de gitane,
pour en vêtir de belles petites poupées,
mais les yeux qu’il leur a faits sont injectés de soufre,
et les mains qu’il leur a faites, tordues de douleur.

Quand il tourne la manivelle, toutes les poupées dansent,
lui soupire, sourit dans ses larmes et chante :
“Si je m’étais trouvé à revenir de la foire,
je vous aurais donné un morceau de mon cœur”.

Je suis attachée à la terre par des liens fragiles,
et chaque jour, tel un anneau, s’enfile sur ma chaîne.
Suis-moi, quand elle cèdera, vers ton Éternité ;
le jeune Harald est trop malade, trop inquiet pour prier.

Un sou, Monsieur, pour une folle chanson,
je suis une mouche qui se cogne et bourdonne contre la vitre.
Oh ! Comme la lumière du jour me fait mal, Seigneur Dieu,
et comme la nuit est longue, si longue pour moi !”

La chanson de Simon le mendiant

Je suis Simon le mendiant, veux-tu m'écouter prêcher ?
J'ai une tête à célébrer des messes noires, n'est-ce pas ?

Ma mère était brodeuse et brodait pour les riches,
la faim avait creusé ses joues, les avait décharnées.
Mon père était un pauvre diable aux mains tremblantes,
quand je ferme les yeux je le revois à genoux, en prière,
à même le sol, devant les dernières braises de l'âtre,
son regard avait le pâle éclat des étoiles mourantes.

Ma mère trima jusqu'à sa mort pour me donner du pain,
un bout de pain à peine plus grand que le sien.
Elle voulait que je sois un monsieur, que je sois un savant,
et c'est pour ça que ses cheveux, si vite ont grisonné.
Mon père était un saint qui souffrit mille peines,
en conflit avec Dieu pour sauver mon âme ténébreuse,
et moi je suis un haut sur pattes, un vagabond en loques
et plutôt que de travailler, je veux boire tout mon saoul.

Tu ne supportes pas les fainéants, chercher du travail ! me dis-tu,
le travail, l'amour, il n'y a que ça qui compte pour toi !
Mais mon père, du travail, il en a cherché jusqu'à sa mort !
Et ma mère, c'est par amour qu'elle mit fin à ses jours.
Tu vois ce qu'elles valent les prières qu'ils faisaient au Seigneur !
Et voici la pièce de toile qu'on déroulé avec peine les mains d'une mère,
et voilà les chansons qu'elle me chantonnait à l'oreille.
Puis-je engloûtir dans ta ferme ma dernière bouteille ?

Ma mère, c'est le travail et les soucis à cause de nous qui l'ont tuée,
aucune étoile sur sa pauvre couche ne brilla.
Je regardais le lit mortuaire les yeux embués d'alcool,
le lit si sombre et si dur où elle se raidissait parmi les roses,
des jours entiers je me suis saoulé avec l'argent qu'elle me laissait,
qu'elle laissait à son fils pour plus tard, quand il aurait grandi,
elle léguait un héritage à Simon le mendiant,
et c'est en se saoulant qu'il l'a remerciée.

J'ai mendié, car il faut bien mendier ou voler
pour ne pas crever de faim devant les maisons de maîtres.
Ah ! Par une nuit d'orage, rouler dans un fossé avec un litron,
et regarder flotter la lune dans les nuées tout en cuvant son vin !
Sans père ni mère, sans famille ni personne je veux vivre,
en regardant se fouetter les arbres et craquer les branches comme la haine,
en regardant passer les nuages comme les hommes solitaires
dans un désert sans fin, pendant que les bien-pensants dorment
avec leur Dieu et toutes ses sornettes sur l'amour.

Comme c'est magnifique de pouvoir, cette nuit, me réchauffer les mains,
m'asseoir près de ta cheminée, tel un vieux chien aveugle.
Qui chasse tout seul jusqu'à ce que tombent toutes ses dents
sans savoir que va bientôt venir l'heure où le plomb va l'achever.
Car je sais bien qu'elle va bientôt venir Celle qui tue pour soulager,
que je vais entendre dans la nuit le bruissement de ses ailes,
qu'elle va partager ma couche sur la terre humide de rosée
et que son souffle va fermer la lumière de mes yeux.

J'ai aimé, oui, j'avais perdu la tête,
évoquer ces femmes, c'est comme brasser du vent.
Tu me demandes si j'ai de vieux souvenirs qui m'attendrissent,
il n'en est qu'un de sacré, de douloureux : la mort de mon père.
Il n'y avait pour le veiller, que ma mère et moi.
Nous étions là tous deux, avec notre amour, devant ses pauvres restes.
La lune luisait à travers la lucarne sur le linceul troué,
et dehors, en guise d'adieu au père, rugissait la tempête.

J'ai eu un frère, il avait les joues blêmes,
et ses yeux avaient la fade douceur de la lumière crépusculaire.
Il écoutant le vent à l'hospice allongé sur son lit,
il divaguait sur le soleil et le sable des landes,
il attendait la fin, trop malade qu'il était pour marcher,
trop faible qu'il était pour mendier avec moi sur les routes,
une vieille femme, aux yeux larmoyants et fanés
lui apportait tous les jours sa pitance dans une écuelle.

Il me reste un rêve, car il m'arrive encore de rêver.
Je désire reposer dans un marais, couché douillettement dans la vase,
sous le ruissellement des étoiles et au-dessus des myrtes,
les yeux éteints, levés vers l'immensité du ciel.
Le vent sifflera sur les herbes sauvages,
tel un ver me verront les nuages qui voyagent
la lune brillera sur ma maigre poitrine.
Et quand mon cœur cessera de battre, j'aurai le sourire aux lèvres.

Sans feu, ni lieu

J'ai quitté, cette nuit, le village d'Hedsunda,
où j'avais cherché en vain un abri.
Mes chaussures crevées étaient lourdes comme du plomb,
éclaboussées de boue, trempées de pluie nocturne.

Je sortais de la prison aux murs gris,
je n'avais là que mon ombre pour camarade,
des années de ruminations et des mois de tourmente,
des nuits noires de haine, noires d'exécration.

J'aimais me battre, à coups de pierres ou à coups de couteau,
je me moquais des pleurs, me riais des blessures,
mais un jour, j'ai pris la vie d'une femme,
et pour longtemps je fus emprisonné.

Un soir à Håvamo, tout près de l'étang de Kersnas,
j'ai voulu en finir avec cette existence,
un soir où la lune déversait sa pluie d'or,
sur la vase tremblotante des visages.

Mais il y a quelque chose en moi qui refuse de mourir,
quelque chose qui, pourtant, exècre la vie.
C'est effrayant, par une nuit noire, de disparaître au fond d'un lac ?
Mais se traîner vivant, c'est tout aussi effrayant.

Effrayant de sentir à quel point la misère vous aspire,
jusqu'au jour où ne suinte de vous que la haine,
malgré l'éclat du soleil et les sourires de l'été,
c'est effrayant, mon camarade, c'est effrayant !

Chanson

Quand naquit mon amour, le printemps rayonnait,
au bord de la rivière miroitante et dansante.
Je buvais du miel sauvage en ces vertes années,
sur les prés tout humides de rosée nocturne.

Mon amour naquit sur les rives du Paise,
où bondissent les saumons, où chassent les brochets.
Il lui vint une chanson qui se chantait toute seule,
ivresse d'un sauvage, romance d'un violoneux.

Elle bouillonnait dans mon sang à chaque nouveau printemps,
renaissant pour charmer, renaissant pour séduire,
jaillissait quand la nature était ivre de vin,
et que s'embrasaient la terre et les cieux.

Mais jamais plus je n'aimerai comme en ces jours lointains,
en ces années de roses, sur les rives du Paise.
Mon amour a vieilli, mon amour se fait gris,
et ne trouve plus de miel sauvage dans la nuit.

Nuit blanche

Par les nuits blanches angoissantes et longues infiniment,
quand vous piquent les souvenirs, comme un essaim d'abeilles,
comme je voudrais revivre ces belles nuits de printemps,
qui tel un vin brûlant, me réchauffaient le sang.

Une soirée de printemps sur les prés envoûtants,
une seule de ces soirées frémissantes de joie !
Une poignée d'herbe à feu des terres désolées,
une couche de mousse sur les rochers du Vagn !

Les chants profonds des langes s'élèvent derrière moi,
mais je suis seul ici et personne ne viendra.
À jamais consumé ce qui me consolait,
et le soleil pour moi est mort depuis longtemps.

Quand mère mourut

Douleur, ô douleur ! chanta la fauvette, fuyant vers la forêt.
quand, rouge, le soleil se coucha,
de douleur hulula la chouette, s'envolant de la ferme,
où mère reposait morte.

Douze coups sonnèrent à l'horloge,
mains jointes, les domestiques
prièrent le Seigneur sévère et sans pitié,
qui inflige ses cruelles épreuves.

Reposez-vous ! chanta le coucou dans la rosée du bois,
quand, rouge, le soleil se leva,
et le jardin était superbe dans l'aurore,
avec ses roses étincelantes de rosée.

Mais lourdement, mère sommeillait dans le salon obscur
et jamais plus, n'allait se réveiller.
Les membres tordus par les tourments de l'agonie,
désormais raides et froids.

En souvenir de Huck Finn

J'ai dressé mon campement, j'ai allumé mon feu,
sur l'argile parsemée de feuilles, sur le gravier jauni,
je compte maintenant toutes les étoiles du ciel
et toutes les lumières des rives de l'Illinois.

J'ai pensé à ce bon juge Thatcher
qui a pris soin de mon or jaune,
j'ai souri en songeant à Tante Polly
puis j'ai rêvé jusqu'à la pleine lune.

Le vent souffle comme une brise de paradis
sur le pays enchanté du Missouri,
contre les troncs d'arbres, contre le bois qui flotte
le long des hêtres, de petites vagues clapotent.

Il fait nuit sur le Mississippi jaune,
les hêtres en fleurs répandent leur pollen
sur le fleuve qui doucement murmure,
des roses fleurissent sur l'île Jackson.

Souvenir

Nous traversions le Raiski
le grand lac gelé,
on voyait les flammes des hauts-fourneaux
du pont de Romeberg.
Le soleil se couchait doucement
en gouttelettes d'or sur la montagne,
et doucement, les ombres s'allongeaient
parmi les genévriers sur la lande.

Comme lumière et feu, me caressaient
tes fines mains de jeune fille,
dans la froide clarté des étoiles
je voyais tes cheveux noirs.

J'ai caressé brûlant de désir
tes seins et tes reins,
et tu m'offris ton bien le plus sacré,
ce que seul l'homme peut obtenir.

Mais ce n'est plus qu'un souvenir,
une histoire du passé.

À ma sœur

Le vent murmure dans les roseaux du marais,
et lentement, autour de l'île, émergent des légendes.
Ce petit air de guitare, mêlé de joie et d'amertume,
va nous rendre nos forces, comme les myrtes du rivage.

Un chant pour toi ma sœur, quand au printemps, la terre aspire,
et que la lande de Luossa est ivre d'abeilles et de vent.
Nos jeunes années furent pesantes et bien lourdes à porter.
Jusqu'à la lie nous bûmes l'âcre vin de notre enfance.

Le printemps, nos belles années de roses, naquit dans la splendeur,
et du crépuscule de la douleur nous frappa et fit pâlir nos joues.
À genoux devant le Seigneur, le jour, tremblant devant l'ombre, la nuit,
tu trouvas ton salut dans les rivières, les collines et les montagnes.

La tempête siffle furieusement dans les saules et les sureaux, viens !
Regarde ! Le ciel printanier s'embrase pour célébrer Dieu, les étoiles !
Quand tu t'endors et que l'odeur du réséda t'emporte vers des rêves,
toutes les roses du pré te soufflent : "Viens reposer parmi nous !"

Un vieillard

J'ai gagné mon pain, je ne sais pas comment,
ça venait du ciel, comme par enchantement,
j'ai pu me bâtir, en bois de sapin brut,
une cabane près du lac de Savona.
Avec les miens, j'ai mangé de l'écorce au printemps,
j'ai tiré de la sève pour en faire une boisson.
Dans les fourrés, je mettais des pièges et des leurres,
Et j'étais content de ce que nous envoyait le Seigneur.

Quand mon fils unique devint fermier
il prit femme comme je l'avais fait.
Plus dure que le Malin, elle régnait sur la ferme
et menait brutalement les valets d'une main de fer.
À moi qui étais fourbu, à moi qui étais vieux,
il ne me dit jamais un mot affectueux.
Et c'était pourtant moi qui avais édifié sa ferme,
et c'était pourtant moi qui avais défriché sa terre.

Sa femme était tranchante comme la hache,
sa femme était froide comme la glace
sa femme ne faisait que crier et jurer,
elle devint le fléau de mes vieilles années.
Je vis, un jour, une charrette sur la butte
avec un sac de foin, avec un tas de planches,
et devant la charrette, Black, le vieux cheval
à la crinière grise comme cendre et poussière.

J'ai bien pensé que je pouvais leur demander
où l'on partait, à cette heure-ci,
je n'ai pourtant pas osé le faire.
Je n'ai rien dit, rien demandé,
et j'ai mangé ma bouillie dans mon coin.
Je n'ai pas entendu, pendant toute une heure,
une seule parole de mon fils unique.

C'était calme, ce jour-là, ni reproches, ni jurons
C'était bien différent de tous les autres jours.
Et quand le garçon eut fini de manger,
il me dit : "Père, c'est l'heure de s'en aller !"
C'est jour de fête ? Le vieux va en promenade ?
C'est nouveau ! Les habitudes ont changé !
Mais je n'ai pas voulu faire d'histoires,
avec le temps, on le sait, on finit par le savoir.

Nous vivons donc ici. Je suis âgé
et je n'ai plus la force de parler,
je suis indifférent aux jours qui passent,
au soleil qui se lève, au soleil qui se couche.
Nous mangeons bien, la table est bonne à l'hospice,
parmi nous, quelques uns ont encore un espoir.
Le trou dans la terre, qui les attend bientôt,
et l'automne qui va faucher les pauvres.

Sur mes planches, je rêve tout éveillé,
sur mes planches à la paille clairsemée.
L'air est pesant et lourd comme la vie,
et moite comme un cauchemar la nuit.
Et bien qu'il fût impitoyable avec son pauvre père,
si loin de lui je souffre et je languis,
je brûle encore d'envie d'aller bêcher la terre,
de mon fils sans pitié, de mon fils unique.

Visions

I

Elle est svelte comme les sapins de Hajsna
et les vagues de Slomlam,
ondulente est sa démarche.

Sa poitrine palpète comme la rivière,
les ténèbres de tous les bois obscurs
frémissent dans son chant.

Éblouissant de soleil, file son chemin
par-delà les montagnes et à travers les fleurs
ardente de désir se gonfle sa poitrine,
de vieilles chansons rustiques oubliées
s'en exhale doucement, quand le soleil
se couche derrière la crête du Mattna.

Quand je suis rongé d'angoisse,
et que la nuit s'étire lentement
autour de mon lit dans ma cabane,
elle m'apporte de la bruyère de la lande
jonche le plancher de roses jaunes,
des plantes des rivages du Slomlam,
et caresse tendrement ma tête lourde
de sa main douce en chuchotant : chante !

II

Mais je ne peux pas chanter, Marja-Lisa,
j'ai oublié les chansons de Kersandro,
je ne suis pas digne de ton amour
pas digne de l'eau du lac Savo !

J'ai bu de l'eau putride,
j'ai dans le sang le poison des putains,
j'ai vendu mon âme au diable
caresse-moi, Marja, je vais mourir !

M'entends-tu Marja, où es-tu ?
Marja-Lisa si pauvrement vêtue,
m'as-tu déjà abandonné ?
Il fait noir au pied des pins,
ta voix est douce comme l'herbe des prés,
mais il ne reste que la nuit et la montagne,
il ne reste que les ténèbres autour de mon front,
vides et hostiles, noires comme la suie.

Les entends-tu, Marja, ils arrivent !
Tu entends ? Ils sont excités comme des chiens,
des chiens énormes, gris et fourbes,
qui reniflent et flairent ma trace !
Tu les entends haleter ! Tu entends cette meute !
Ils sont sur mes traces depuis Tanra,
ils ont flairé et fouillé voracement
tous les buissons de la vallée.

Lisa, chante-moi un chant de la montagne !
Ton chant va leur faire peur,
cache-moi dans ce trou, cache-moi !
Recouvre-moi, mon enfant, de brindilles et de pierres !
Ah, mais tu es partie en pleurs
mon regard t'a fait peur.
Seul, je suis tout seul, Marja-Lisa,
donne-moi de l'eau, donne-moi de la lumière !

III

Mais qui es-tu, toi là-bas, tout de blanc vêtu ?
Tu n'es pas Marja-Lisa
mais un prince de conte de fée
qui vient peut-être me railler ?
Qui m'a enlevé Marja-Lisa ?
Ah, je te reconnais à présent
tu es celui qui efface les péchés
celui qui est dans les églises
éloigne-toi de moi Nazaréen !

Ne m'emmène pas dans le royaume de la vie !
Je suis malade, je suis pestiféré,
même si mon cœur est froid comme la glace
mes plaies me brûlent, mes plaies pourrissent !
Il faut me chasser dans les ténèbres,
il faut éviter mon regard,
il faut m'appeler monstre d'impureté !
Je m'en vais droit devant moi.

Y a-t-il une place, tout là haut dans les cieux,
pour un enfant des nuits maudites
d'ivresse, de magie ornée de roses,
possèdes-tu le vin et le pain de la vie ?
Es-tu Dieu et cependant mon frère ?
Un homme plein de miséricorde ?
Possèdes-tu encore le pouvoir de bouter
hors de moi les démons et de les faire entrer
dans les troupeaux de porcs ?

IV

Il s'en est allé, et il ne reste que la nuit,
il ne reste que moi que personne n'aime,
mes plaies saignent. La Mort est là
devant moi, sa faux levée.
Le bois grouille de sombres souvenirs
il susurre mes ultimes pensées :
Personne n'est mort aussi misérablement que moi.

Le prêcheur

Constellé de rubis, le brocart scintille
devant la chambre à coucher d'Ozma,
mais le Sage débordant de mépris
a le regard sombre, a le regard froid.

Derrière les ombres rouges des tentures
la plus blanche des gorges attend,
la plus belle des courtisanes attend
un roi qui a oublié son nom.

Sur la table de bois de rose et d'or
tremble une main molle et mince.
Le prêcheur, roi d'Israël,
est repu de vin, rassasié de femmes.

Autour du corps qui a sombré dans le péché,
autour du corps qui a bu à satiété,
tombe le manteau, suspendu dans le vide
autour d'un cœur froid et qui bat lentement.

Tous ses esclaves sommeillent debout
mais lui, dans la nuit, veille encore,
il écrit les sentences du sage
avec, aux lèvres, un ricanement sinistre.

C'est lui le prêcheur et c'est lui le roi.
Voilà tout ce que sait le sage.
Le roi jouit de la vaine gloire
de régner sur l'esprit du troupeau.

C'est bon pour la foule grouillante
de suivre les commandements de Dieu.
Celui qui a pour femmes des païennes
c'est au dieu des païens qu'il doit sacrifier.

Des ombres passent sur le front blafard
comme des nuages stériles sur la côte aride
derrière la peau, un crâne grimace de mépris,
de mépris pour le bonheur des hommes.

*Être un sage, être un fou,
être un pécheur, être un juste,
c'est périlleux, c'est insensé.
Il faut regarder l'œuvre du Seigneur, mon fils !
Qui peut redresser ce qu'il a fait tordu ?*

Le prisonnier

Trois marches conduisent à la porte du soleil,
trois marches de pierres suintantes,
je les gravirai, une fois purgée ma peine,
par la porte de fer, livide, je sortirai,
sangloter sous la lumière du soleil.

Dans mon cul de basse-fosse, j'ai rencontré Dieu
il est si loin de nous, si dur,
celui qui nous donne de sévères commandements
mais l'éclat d'un pan de Son vêtement
illumine cette obscure vallée de larmes.

Trois marches de péchés que j'ai gravies jadis,
trois marches de pénitence, plus dures encore,
que je gravirai, une année après l'autre
mais un jour je baignerai mes cheveux grisonnants
dans un soleil qui jamais ne se couchera.

La chanson du matelot ivre

Un bar de marins à Hull. Les premier et second officiers du steamer *Dana* sont attablés devant un verre de whisky. Dans un coin, un matelot à la voix éraillée chante pour lui-même.

PREMIER OFFICIER, en bredouillant

Lève ton verre, Tore Johnson, et chante !
Pourquoi restes-tu là, sourd et silencieux ?
J'ai vraiment eu envie de t'assommer, Tore Johnson,
parce que ma femme, tu l'as embrassée !
Raconte-moi, Tore Johnson, raconte-moi !
Comment ça s'est passé quand tu es allé la voir chez elle !
Elle était seule, elle s'ennuyait ?
Elle a d'abord résisté ? Tu ne l'as vue qu'une fois ?
Elle éprouvait du désir ? Elle t'a provoqué ?
C'est là que tu l'as embrassée ? Mais, réponds-moi donc ?

(Pleurant la tête dans les mains)

Pourquoi m'as-tu pris ma femme, Toré Johnson, mais pourquoi ?
J'ai tant navigué, du Cap jusqu'à Hull, que ma couchette est toute usée,
tu te rappelles la nuit sur le Holly Hook, sur le bateau phare ?
La haute mer, la faim, la pleine lune,
tu étais mon ami le plus cher quand j'y repense, Tore,
et peut-être bien que tu l'es toujours.

(Sanglotant violemment)

Près de son corps, je vais encore éprouver du plaisir
c'est ça que tu veux ?
Mais ce qu'il y a de pire, c'est que plus jamais
je n'oserai la regarder dans les yeux !

LE MATELOT IVRE CHANTE

*Elle a les yeux si bleus, si bleus et si profonds,
et quand la nuit tombait, c'était ma pauvre femme,
elle me regardait de ses yeux humides, farouches et perfides
elle me jurait fidélité, avec ses yeux bleus, ses yeux si bleus !*

PREMIER OFFICIER

Mais, tais-toi donc par tous les diables !

DEUXIÈME OFFICIER

Ainsi il m'a pardonné et il m'appelle son ami,
c'est encore pire et je n'ose le regarder en face.

PREMIER OFFICIER, en tremblant violemment

Mais pourquoi, Tore Johnson, gardes-tu les yeux baissés ?
Tes yeux je n'ai pas peur de les regarder, moi,
ton regard est malsain, comme le typhus
et ton front est gris comme la malaria !

Il y a désormais deux regards, dans ce drôle de monde,
deux regards que je n'oserai plus jamais croiser,
l'un fixe le plancher humide du bar,
quant à l'autre, il rêve dans mon foyer.

Deux regards malsains, et j'ai perdu mon seul ami !
C'est tout ce que le ciel m'a donné, depuis la dernière fois que j'ai aimé !
Toi, la mer qui prends nos forces et sale notre pauvre sang ;
mes amis, tu pouvais les prendre si tu le voulais, le monde, j'aurais pu encore le supporter,
au lieu de cela, c'est ma femme qu'on m'a pris, et je suis maintenant un homme seul,
qui n'a plus qu'à se soûler au whisky
qui n'a plus qu'à fréquenter les putains du port !

LE MATELOT IVRE CHANTE

*Suis-moi dans les fourrés, aime-moi comme avant,
aime-moi, avec tes yeux, avec tes yeux si bleus,
ta chevelure est noire comme la nuit, mais ma confiance en tes yeux
m'éclairera sur les chemins, n'importe où dans ma solitude.*

PREMIER OFFICIER

Mais tais-toi donc, par tous les diables.

Une cloche sonne. Un garçon de salle éteint les lampes sauf une.
Les deux officiers se lèvent et sortent en titubant. Le matelot
continue à chanter seul.

LE MATELOT IVRE

*Les étoiles et le ciel passeront avant que ne me trompe mon amour.
Elle m'a juré fidélité éternelle sur l'obscur sentier de la vie.*

PREMIER OFFICIER

Vas-tu enfin me regarder en face, Tore Johnson, il faut que je voie tes yeux !
Tu as peur, misérable ! Mais par le diable, tu vas finir par me regarder !

SECOND OFFICIER (il fixe froidement son camarade)

Eh bien voilà, tu as ce que tu voulais, je n'ai pas peur, tu vois ! Alors, à quoi ressemblent-ils mes yeux ?

Ce sont des yeux comme tous les autres et le blanc, c'est bien le même blanc !

PREMIER OFFICIER

Ils ressemblent à des borbiers malsains quand la mer s'est retirée,
maudites femmes qui ne peuvent même pas attendre
la fin d'un voyage de cinq semaines !

LE MATELOT IVRE CHANTE

*Ses yeux ne peuvent mentir, son regard est aussi pur que l'or,
et aussi bleue qu'un ciel de printemps, son âme innocente !*

PREMIER OFFICIER

Mais tais-toi donc par tous les diables !

Ils disparaissent au fond d'une ruelle. Une putain en guenilles les
aborde, fait son choix et s'enfonce dans la rue traversière, bras
dessus, bras dessous, avec le matelot ivre.

Notre ami mort

Tu regardais timidement autour de toi, toi, qui pourtant, ne craignais personne,
et ton regard insondable désirait pénétrer le secret des choses.

Le regard interrogateur, tu souriais, de la foi des gens pieux et des blasphémateurs,
toi qui n'avais pas de foyer, tu souriais des demeures bourgeoises.

Nu, près de ton cœur dans les nuits tourmentées des âmes sans attaches,
toi, qui marchais en haillons, tu souriais des gens satisfaits et bien mis.

Tout ce qui se croyait grand, semblait tout petit pour tes yeux pénétrants.
Tu poursuivais ta quête, là où les forts chutaient et sombraient dans la démence.

La vie te fit entendre dans tes rêves, ses hurlements de folle,
vers la mort, au fil de l'eau tu voguas tel un brin d'herbe parmi d'autres.

Poussé vers l'au-delà des mondes, vers la mer infinie que nul ne connaît,
tu nous regardais encore, nous tes amis, de tes yeux interrogateurs.

Purgatoire

J'ai rêvé cette nuit que j'avais perdu toute notion de bien
et que j'avais tué mon meilleur ami.

La main qui avait frappé, souillée de sang,
on ne pouvait jamais plus la laver.

Ce qui couvait, étouffé, dans les tréfonds de mon être,
avait jailli, telle une fleur vénéneuse et pestilentielle,
j'avais peur de tout, j'avais peur surtout
du jugement de mon meilleur ami.

J'ai payé cher car ma faute était grave,
on me traita de criminel incurable,
mon âme était froide et rongée de haine
comme la proie frétilante d'une araignée
et lorsqu'on s'enquit du mal que j'avais fait
que la foule déversa sur moi sa colère,
je suis parti, seul, sous le scintillement des étoiles
les yeux baissés vers la Terre.

Comme on se souvient des caresses et des jeux de l'amour
au printemps tout en fleurs de notre jeunesse,
comme on se souvient de la nuit passée dans les rires
au temps de nos amours passionnées,
je me souvins des bons moments avec lui,
des heures de plaisir quand la journée
se prolongeait en nuits de rires et de vin
sous les étoiles, dans l'immensité du ciel.

Une voix venue d'un pays inconnu
m'adressa la parole dans le sifflement du vent
j'aperçus un regard impitoyable et froid
un regard aussi mauvais que le mien.
J'aperçus un visage qui ressemblait au mien
le jour où je commis mon forfait,
je sus alors que la chair de sa chair
que les os de ses os, c'était moi.

La voix me dit : "La vie de tous les jours
n'est que bonté et qu'humilité,
mais l'envie est forte
d'oser enfreindre la loi commune
et toi qui eus l'audace de rejeter le Bien
toi qui es plus noir que gris
tu vas rester seul dans ta dépréciation,
à jamais ton nom sera maudit.

Tu vas pourtant continuer à vivre sous le bleu du ciel
tel un numéro dans les armées de l'ombre,
tes semblables, esclaves de leurs péchés,
errent près de toi tels des spectres.
C'est avec plaisir qu'ils pèchent, avec volupté,
dans la nuit déserte et insondable,
sous le rire pervers, c'est la haine
qui leur fait engendrer des enfants
avec leur sang vénéneux".

Alors je répondis : “Tes paroles ne sont que mensonges,
la Vérité ce n’est jamais le Mal
ta voix n’apporte que le désespoir aux poitrines
qui soupirent aux portes de l’enfer.
je rêve à la blancheur d’un feu,
d’un feu purificateur
où l’âme, enfin, pourra s’embraser,
l’âme maudite par les femmes, les enfants, la foule,
l’âme vouée au royaume des morts.

Les menaces de la populace, je les accepte,
Mais ce sont les pleurs qui m’inondent et non les rires,
j’aspire à la mort, au châtement suprême,
et j’aspire même à davantage encore :
je crois que lorsque seront dispersés
les os calcinés du meurtrier,
son âme se purifiera dans le brasier,
c’est là ma foi et mon espérance.

Tes paroles ne sont que mensonges, ton pays est un marais
qui s’étend dans la plaine du malheur.
Ton réconfort est une braise du feu éternel
et ta couche un lit de charbons ardents.
Je m’en vais dans un lieu que tu n’as jamais vu,
là où mène ce chemin
je m’en vais confesser mon péché le plus secret
cette nuit, au pied de la croix”.

J’ai suivi un chemin long et abrupt,
je ressentais toujours une vive douleur
mais quand j’ai quitté après une nuit d’errance,
la forêt bruissante du pays des montagnes
tout respirait la paix, c’était un autre monde,
c’était une matinée rayonnante de lumière,
et mon chemin traversa une prairie de roses
qui masquait le gravier sale et grossier.

Je me trouvais dans le royaume de la croix du Christ,
il était là devant moi, les mains diaphanes,
son vêtement blanc éclairait le chemin du pécheur,
dans le soleil qui brillait au-delà des rives du paradis.
Ma défroque d’assassin se déchira,
tomba en lambeaux sous le souffle du printemps.
Le roi, avec majesté, leva la main
et dit, avec douceur : “Prie, mon fils !”

Je priai, les yeux lavés de tout péché,
une flamme pure siffla dans les airs
et je m’embrasai dans un nuage d’or.
On creusa dans ma prairie fleurie,
une tombe pour y ensevelir mes cendres.
mon corps s’embrasa, libéré
je disparus dans un océan de lumière.

Angelika

J'entendis sonner la trompette, j'entendis siffler la tourmente,
et d'un coup de reins je sortis du tombeau, le bras souple et ferme,
dans l'éclat du soleil se gonfla ma poitrine, et le vent,
un vent d'ouest suave, me remplit les veines de vin.

Une pluie tiède tomba au firmament, qui lava mes haillons,
j'ouvris des yeux tout neufs pour voir dans sa gloire le jour du jugement.
Et j'avais près de moi Angelika que j'ai tant et tant aimée,
mais que je n'étais pas digne d'épouser à cause de mon humble origine.

Depuis trente ans nous attendions et c'était notre tour, enfin,
nous savourâmes le nouveau printemps de la Terre et le bleu séculaire du ciel.
Je pris enfin courage et m'avançai, la main levée :
"William Andresson est mon nom, pareil aux sables de la mer est mon péché.

Et voici mon Angelika que j'ai tant et tant aimée,
mais que je n'étais pas digne d'épouser à cause de mon humble origine.
Comme mari et femme nous vécûmes, dans le plus grand secret,
nul n'a jamais trompé l'autre autant que je sache.

Notre unique péché fut celui de la chair, de la chair qui n'est plus,
et l'esprit ne juge pas l'esprit pour ce qui arrive au corps.
Des plus petits de nos frères, j'ai recherché la compagnie,
j'avais faim avec ceux qui avaient faim,
avec ceux qui étaient accablés, j'étais accablé.

Nous refusâmes parfois du pain, quand tous ne pouvaient en avoir.
C'était l'esprit qui nous l'inspirait, me le concèdes-tu, Ô Seigneur ?
Nous guettions le chant des anges, écoutions le râle des mourants,
oui, Seigneur, on s'entraidait et l'on mourait tous de faim.

Parfois venaient vers nous des femmes dans nos nuits de détresse,
qui répandaient, telles des fleurs, leurs sourires sur les affamés.
Nous les recevions et tombions avec elles plus bas dans la misère.
Mais cela venait du corps, Seigneur, du corps qui n'est plus".

C'est alors que venant de la rue rouge près de l'entrée d'Ebal, Satan s'approcha :
"Certes, ils pleuraient, Seigneur, ils faisaient la charité,
mais c'était seulement à cause de la peur que je leur inspirais.
Demande-leur, Seigneur, je t'en prie", dit-il en faisant la révérence,
"ce qu'ils faisaient par les nuits claires, une fois leur peur évanouie".

Je m'écriai : "Seigneur, la peur nous tenaillait et grondait sourdement
elle nous mangeait quand nous mangions, elle hantait toutes nos nuits.
L'angoisse nous dressait les uns contre les autres
et la peur de manquer nous faisait commettre des vols,
mais, par ta promesse du Royaume des Cieux
nous vivions parfois une vie de renoncement".

Le Seigneur dit alors : "Ça, je le sais, et peut-être mieux que vous,
j'en ai appris durant les millénaires, et j'en savais déjà l'essentiel

votre charité n'était inspirée que par la crainte,
si vous étiez justes, ce n'était que pour obtenir mes faveurs,
et ce que vous faisiez alors, une fois votre peur évanouie,
c'est uniquement la concupiscence qui en était la cause”.

Je répondis : “La chair et l'esprit se disputaient notre être.
Il était rare, en effet, quand la chair péchait, que l'esprit fut pris de remords,
je crois qu'on les aidait, qu'on les poussait vers Ebal la maléfique.
Mais cela venait surtout du corps, du corps qui n'est plus.

Nous formions cet amas sordide et grandiose à la fois,
le corps était pour l'esprit un boulet qui l'entravait, le blessait
j'implore Ton jugement, Seigneur, le paradis ou la damnation,
William Andersson est mon nom, pareil aux sables de la mer est mon péché”.

Et le Seigneur parla : “Emmène ta demoiselle, celle que tu aimes tant et tant,
mais que tu n'étais pas digne d'épouser à cause de ton humble origine,
j'ai décidé de vous accorder une nouvelle chance, sous l'azur du ciel d'été,
je suis maintenant las de vous voir et vous demande de me laisser”.

Tous, alors, nous repartîmes et le Jugement se dissipa comme de la fumée,
nous allâmes vivre notre nouvelle vie dans le bois de Mamre,
mais, venant de la rue rouge, près de l'entrée d'Ebal, j'entendis rire Satan :
“Si tu as obtenue ton Angelika, c'est pour ce que tu a fais sous l'emprise de la peur !”

La chanson du moulin

I

LA FILEUSE

Près de la montagne noire de Raiso,
une vieille femme m'a offert l'hospitalité.
Assise dans sa chaumière, près de son rouet,
elle file la laine du matin jusqu'au soir

elle file tout le jour pour les gens de Storby
tandis que lentement tombe le crépuscule,
de son pied racorni, elle actionne le rouet,
et le fuseau claque, et le fuseau frappe.

Quand la main maigre et jaune
a fini, en tremblant, sa pelote,
les souvenirs lui reviennent comme des rêves,
entrelacés aux fils de toutes les couleurs.

Ressurgissent alors les printemps, les étés,
la chaleur et les fruits les plus rouges,
mêlés aux pleurs, aux sanglots
dans la moisissure de la pièce humide.

J'entends mugir le vent d'ouest
et le portail grincer violemment.
Je vois mourir la lumière du jour
autour des cheveux blancs de la vieille.

Dans la sombre remise de la pauvre fileuse
j'entends une parole dans le tremblement du pied,
et dans le bourdonnement d'un rouet, comme une musique,
un chant qui s'élève, qui me parle d'une meule.

Un chant qui me replonge dans mes années d'enfance,
quand je chantais alors l'histoire d'un vieux fou
qui ravivait sa peine, qui s'aiguilait lui-même,
aux meules ronronnantes de son vieux moulin.

II

LA CHANSON DU MOULIN

“Je suis seul dans la pesante obscurité
qui forme un mur d'ombres autour de moi.
Vieux moulin, toi qui réduis les os en poudre,
chante pour un homme abandonné de tous
je veux parler avec la mort, je veux parler avec toi.

Tu ne connais pourtant que des chansons lugubres

et je repose, malade, contre ton mur branlant.
Je veux me souvenir de la Terre, du bleu du ciel,
car elle était quand même magnifique, cette terre !

Ô moulin, tu es sage, ta voix rouillée,
avec le temps, fait un bruit de crécelle,
je veux écouter ton chant apaiser
ma pauvre poitrine qui expire.
J'ai joué, jadis, dans la vallée fleurie,
j'ai construit des petits moulins,
j'ai dansé dans la prairie avec les papillons
car elle était quand même magnifique, cette terre !
Je distingue maintenant ton chant pour un mourant,
écoutez, vous, les ombres noires, vous entendez ?

*Tes ossements se fracassent et frémissent de souffrance,
écrasés, leur poussière s'envole dans le ciel !
Ils s'entrechoquent et s'entremêlent aux tiens,
mes ossements, éclatants de blancheur,
ceux qu'on me donne à broyer,
on va les emporter pour les enfouir au village.*

*Tu as dansé dans le soleil radieux,
et quand sifflaient les vents
tu as mangé, tu as eu faim,
tu as souri, pleuré à chaudes larmes
mais tu vas finir affûté sur mes meules,
aspiré, pour être broyé sans fin.*

“Tu es cruel et ton chant vient de Satan,
je n'ai plus la force de t'entendre davantage,
moi un enfant qui chantais au soleil,
comment ai-je pu sombrer dans les âpres ténèbres de la mort ?

Ô Seigneur, si le jour n'est que souffrance,
alors éteins la flamme de ma chandelle,
débarrasse-moi de la vie et laisse-moi finir
où séjournent et pourrissent les morts !

Tais-toi, moulin, tu me perces la tête
quand tu martèles tes sarcasmes infernaux.
Celui qui a donné sa vie pour tous les pécheurs,
le Fils de la Vierge, je vais l'implorer !
Il n'entend pas ma voix à cause de ton vacarme
mais quand tu seras las de tourner
je prierai le Seigneur,
je me souviens qu'on m'aimait jadis,
car elle était quand même magnifique, cette terre !

*Tes péchés se bousculent, roulent et se jettent dans la souffrance.
Ils vont exécuter la danse des morts jusqu'à la dernière heure,
ils vont trépigner, hurler, grincer des dents,
glapir, s'étrangler au dessus de ta tombe.*

*On va t'affûter, te secouer et tu rouleras au sol,
pauvre loque !
Tu voudrais bien un autre destin que celui de ton moulin,
mais tu es condamné à basculer dans l'horreur
à voltiger en lambeaux,
tu sais bien où tu vas,
mais tu ne veux pas y aller !*

“Tais-toi, vieux moulin, la terre est magnifique
dans l'éclat de l'immensité du ciel
avec ses roses rouges qui se balancent
et dansent gaiement dans le vent.
Ô Soleil, resplendis sur les prés enivrés,
sur les danseurs des fêtes villageoises !
Regardez tout là-haut, un aigle passe
les ailées déployées dans le ciel !”

*Oublie toutes ces bêtes et leurs rêves,
que néglige le moulin
oublie ton délire sur le bleu du ciel !*

“Ah la terre est quand même magnifique !”

*Toi, la roue, bourdonne et toi, torrent cruel,
ne prends pas en pitié
ces os morts qui sans nous ne peuvent plus s'agiter !
Disperse-les, fais-les grincer, frappe-les, meurtris-les
martèle les éclats trempés de larmes
emporte-les au loin avec nos rires sardoniques !*

“Mais les jeux des enfants, bien à l'abri chez eux,
ont rejailli sur mon cœur comme une pluie printanière
comme ils sont magnifique ces chants d'enfants !”

*Les vieilles meules s'entrechoquent,
elles tournent et tournent,
nous aspirons, nous déchirons,
nous gémissons, nous mordons, nous rognons, nous glapissons,
nous hurlons comme des chacals sur une tombe,
nous fracassons, nous faisons frémir dans la souffrance,
nous broyons, les mains, les cœurs,
nous broyons tes yeux.
Tu pleurs d'angoisse et tu grinces des dents,
tu implores ton dieu et tu tends les mains,
mais c'est ta jambe qui va bientôt se tendre
pour danser, danser partout.
Avant de retourner à la terre, où l'on va t'enfouir,
où l'on va t'oublier.*

“Mais laisse-moi admirer, au moins,
une dernière fois, le soleil couchant”.

*Tu ne reconnaîtras plus jamais la joie,
la danse va commencer !
Cesse tes lamentations
nous, nous éclatons de rire
quand une vie se termine,
quand s'éteignent les yeux d'un pécheur.*

“Délivre-moi de ce moulin, mon Dieu !”

*Notre moulin, c'est le vent, la mer
notre moulin, c'est la vie et c'est la mort,
notre roue, ce que tu as gagné, ce que tu as aimé,
notre roue, c'est ton or, ton amour, le ver de ton cercueil.*

“Mais sauve mon âme !”

*Nous ne faisons que pondre avec les os qui se brisent
nous fracassons et nous faisons frémir de souffrance
tes ossements,
nous les écrasons et leur poussière s'envole dans le ciel
on les emporte pour les enterrer au village
quand nous nous taisons un autre moulin reprend le chant.*

“Dans un silence éternel et infini
se meurt le chant atroce,
le chant pour un mort qui se débat dans les ténèbres.
Mais j'entends à présent chanter les Saints, écoutez !
C'est comme si j'étais englouti par les flots
une mer sombre et houleuse me pousse vers le rivage
bruisant d'écume, blanche de soleil”.

Chœur s'élevant dans les cieux

*Repose ta poitrine, pèlerin, dans le ruissellement des eaux,
par-delà les mers, ton chemin vers l'aube traverse la nuit,
ferme les yeux et le chant de la mer va t'endormir !
La mer qui s'élève dans les ténèbres va t'emporter très loin !*

*Tout ce que tu as vu a fatigué tes yeux,
ton cœur a battu fort devant la vague qui déferlait
comme pour t'engloutir, tu as levé les mains d'angoisse.
La vague gigantesque va t'emporter là-haut,
ferme les yeux et le chant de la mer va t'endormir !
La mer qui se soulève dans les ténèbres va t'emporter très loin”.*

Une chanson pour consoler le professeur Angelman, l'idéaliste

Bogg, un violoneux et un ivrogne, s'en va sur la grande route un jour, avec son violon. Il rencontre son ancien professeur, Angelman, assis sur le bas-côté avec une bouteille. Angelman se lamente sur son triste sort. Bogg accorde alors son violon et lui chante cette chanson sur un vieil air de valse :

Pourquoi cet air si sombre, Angelman, malgré le vin d'Espagne que tu t'es envoyé dans le gosier ?

Pourquoi restes-tu là, tel un mort, sous les nuages qui passent une bouteille vide à tes côtés.

Ta jeunesse s'est enfuie et ton Dieu s'est caché il ne reste que le sire cornu aux pieds de bouc.

Tu ressembles à un sapon tout sec dans la sablière au milieu des épineux gluants.

Dis-moi, qu'as-tu fait de la couronne de roses factices que tu arborais au soleil levant, dans la lumière du jour ?

Le breuvage que tu fis avaler à tout le monde, tu l'as renié avant le troisième chant du coq.

Écoute Angelman, un ami qui comprend ta peine.

Quand brisé, trompé, tu cuves ton vin, dans le ciel clair comme le cristal au-dessus de ton crâne, au-dessus des maisons du village.

Car terrestre fut l'envol vers le bleu des cieux chatoyants de roses et de chants célestes.

Tu restes là, à sangloter, quand le soir descend dans les salons remplis jadis de ta sagesse.

J'ai suivi tes conseils, j'ai bu tes paroles, celles qui s'envolaient vers le plafond tels des oiseaux diaprés.

Mais je voyais aussi ton œil trouble quand tu suçais tes bouteilles, tel un nourrisson son biberon.

Tes proches t'ont vite rejeté avec les ordures dans le fossé, dans le bruissement des arbres,

et tu titubes contre les barrières grinçantes, exposé à tous les regards, pauvre, dépouillé et lavé.

Le bien que tu as fait, il ne pèse pas lourd, une outre pleine de vent, voilà à quoi tu ressembles !

Six pieds sous terre tu vas crever, tu vas pourrir après le départ des fossoyeurs.

Comment vas-tu te présenter devant le Seigneur des Cieux, celui qui préside la Haute Cour de l'Univers ?

Sur le bien qu'il aura fait aux pauvres et à ceux qui sont nus, chacun sera jugé.

Mais peut-être qu'en secret, humblement, la nuit, tu t'es prosterné devant l'inconnu,

peut-être l'as-tu prié pour la rémission de tes péchés ?

Dis-moi, discernes-tu la ville sans nuits aux murs de jaspe, aux ruelles d'or ?

Je vais doucement jouer au violon, un chant de joie
je vais danser sur sa tombe d'argile rouge
je vais chanter. Il n'est pas mort, il dort.
Son âme tourmentée s'est purifiée dans l'éclat des étoiles
on a brûlé son infamie, dispersé ses cendres à tous vents
pour qu'il puisse, apaisé, rejoindre dans la pureté
la maison du Seigneur.

J'ai rêvé...

J'ai rêvé que je pouvais chanter tout ce que je ressentais,
mes haines, mes amours, mes blasphèmes, mes prières,
la folie qui m'a poussé à rejeter mes amis,
mes prières vers l'inconnu dans les ténèbres.

J'ai rêvé que je pouvais chanter tout ce que je voyais,
les angoisses des âmes, la lumière des cieux
et le monde qui vacille et qui danse,
qui chavire en proie à une folle ivresse.

J'ai rêvé qu'au-dessus des murmures des terres désertes,
quand, la nuit, brillent les étoiles,
les sifflements des vents sauvages sur les étangs
allaient m'apprendre à chanter tout ce que je ressentais.

J'ai rêvé qu'une femme, petite, toute petite,
allait me bercer de ses chants, me caresser de son rire,
allait me suivre dans la nuit du baptême du feu
quand tout ce que j'aurais construit se serait consumé.

J'ai pensé que toutes ces années d'errance
qui ont tué ce que j'aimais, volé ce que j'avais,
allaient m'apprendre un chant sur le printemps
qui m'a obsédé, m'éblouit, puis s'en est allé.

J'ai cru que toutes les tempêtes déchaînées,
allaient se mêler en mon âme en une folle chanson,
que là où j'ai sombré dans l'angoisse et l'enfer,
j'allais enfin pouvoir l'apprendre un jour.

Il est déjà midi pourtant, au cadran de ma vie,
et jamais je n'ai pu exprimer ce que voulait mon cœur
commencerais-je à le faire à l'approche de la mort
quand j'aurai entrevu les ténèbres infinies ?

Vivrai-je encore assez pour apprendre à ciseler
une chaîne vivante avec toutes les angoisses et toutes les roses,
une chaîne qui frémissera telle une ivresse et glissera,
comme la vibration de l'archet dans les ténèbres de la mort ?

La berceuse de Kestina

Je ne suis qu'un vieillard harassé qui meurt, sans protester, sans se plaindre,
sous son propre toit qui lui a coûté bien cher, son toit noir d'années, noir de suie.
Ce fut bien dur avec tous ces enfants, mais enfin, aucun n'a souffert de la faim,
nous avons toujours assez de foin pour nous tirer d'affaire jusqu'au retour de l'été.
Avec le grain, nous avons évité la famine et les enfants ont toujours pu manger.
Ces enfants, ils ne sont pas à moi d'ailleurs, mais mon cœur est sans haine,
je me suis battu trente ans pour les miens, et après, je vous ai recueillis,
mais c'est comme si mes souffrances m'avaient appris à ne plus maudire.
Ce vieux berceau de sapin que j'ai fabriqué à vingt ans
résonne dans mes oreilles, mon Dieu, comme il se balance sans relâche !
Il grince comme le moulin de Brannby, son vacarme vous brûle les oreilles.
Recueillir ainsi ses petits-enfants, c'est un plaisir qui vous déchire, qui vous fait mal,
enfin nous avons fait ce qu'il fallait puisque Tu es sans pitié mon Dieu,
que Tu punis sévèrement ceux qui violent Ton sixième commandement.

Tout cela m'est égal maintenant que je meurs, il faudra qu'elles se débrouillent de leur mieux,
pour mettre en terre leur grand-père et pour se trouver un mari.
Un seul ? Il leur en faudrait au moins trois ou quatre pour échapper à la misère,
mais la plus jeune de mes filles craches le sang, ses poumons sont usés,
elle fait ce qu'il faut pour son enfant et pour elle, mais ses jours sont comptés,
et son petit a des écrouelles. Ô Seigneur, racle-nous,
comme on racle la moisissure, les immondices, les miasmes, et enfouis-nous
dans le terreau froid et paisible, là où personne ne tousse jamais plus !
J'ai acheté ça, je me suis traîné, j'ai eu faim, et eux, plus encore !
Mes toutes dernières dettes, je les ai payées quand le plus jeune voulait être pasteur,
mes garçons étaient alors déjà grands et je crois qu'ils se débrouillaient bien.
Ils revenaient à la maison pour offrir à leur père un peu d'eau-de-vie,
il en faut de temps en temps, mais moi je n'ai jamais acheté un centime d'alcool,
je n'en prenais que si l'on m'invitait.
Personne ne croassera jamais sur les buveurs quand Paljaka-Anders mourra,
l'homme qui sermonne et condamne celui qui boit et qui va danser
pour oublier ses fatigues et ses privations, celui-là, c'est un mauvais prêtre.
Mais la danse, pour moi c'est bel et bien fini ! J'ai été content quand la plus jeune a grandi
pour nous deux, pour la mère et moi, ce fut un moment de répit.
J'ai quitté la mine, coupé des racines, fait exploser des rochers
jusqu'à ce que ma barbe blanchisse. Il y avait de la force dans mes vieilles jambes,
elles tenaient bon même si la chair était pourrie. Et ma ferme fut payée.
J'ai ressenti comme un coup de hache dans le dos quand la plus jeune s'en revint,
tout un hiver, je lui en ai fait le reproche, et puis je n'ai plus rien dit, je pressentais, je devinais
une saison plus dure et plus mordante, un jour plus lourd et plus gris,
et c'est alors que l'ainée est revenue à son tour avec son baluchon.
Un froid glacial me pénétra bien que ce fût le printemps,
et j'ai ressorti ce berceau poussiéreux. J'avais alors soixante-dix ans.

*

Je croyais être continuellement plongé dans la brume qui s'étend sur le marais,
que j'avais reçue en moi en même temps que le souffle.
Ces mains rudes, à présent toutes jaunies, toutes flétries, tremblaient
sans forces, comme celles de Greta, toujours en train de coudre et de coudre...
J'ai quitté cet enfer un jour que j'allais dans le bois de Kaljo.

Un beau jour de printemps, un jour d'aubépine blanche,
je sentais le souffle chaud du vent au-dessus des ruisseaux,
c'était comme dans un rêve, j'avais la tête lourde et la poitrine gonflée,
j'étais comme ce fou de Lasse qui venait parfois manger chez nous,
et qui sautait, ne tenait plus en place, gesticulait comme un jeune élan
en chuchotant : "Ils arrivent, ils arrivent, ils nous rattrapent !"
Il avait faim mais il laissait son repas pour fuir. Il avait peur des morts.
Moi, ce n'était pas les morts que je craignais, c'était les vivants,
tout ce qui vivait, se traînait, piaillait, grouillait, hurlait de faim,
ça s'accrochait à moi, ça m'entortillait les jambes, ça fourmillait partout
en chuintant : "On t'a laissé tranquille toute la journée, occupe-toi de nous maintenant !
Tu as eus des enfants quand tu grisonnais, alors va nous chercher à manger, tu te reposeras après !"
Alors je me suis écrié : "Par tous les démons du marais, vous êtes tombés de la dernière pluie
si vous pensez que Paljaka-Anders va s'avouer vaincu même si l'hiver devient aussi dur que Satan !"
Et j'ai joint ces deux mains noires de charbon, je suis tombé à genoux et j'ai juré,
j'ai dit à Dieu : "Toi qui nous a créés, juge avec plus d'équité
ce que Tu as déclaré être un adultère !"
Et je me suis mis à sangloter dans les haies, aux confins de Luossa,
quand j'ai levé les yeux, je me suis sentir rajeunir, j'ai vu que c'était le printemps.

*

C'est étrange comme on peut changer, comme on peut perdre toutes ses forces,
elle avait la tuberculose et dormait près de son enfant, mais c'est mon fils que la tuberculose a pris !
L'aîné. C'était la faute de l'usine, mais la société Bannberg ne l'a pas reconnu
quand j'ai voulu demander de l'aide à l'assistance publique. Je me suis cassé les reins
lorsque je suis allé quémander quelque chose aux grands bureaux.
Je peux me traîner à genoux pour sauver l'enfant d'une mendiante
mais pour obtenir une faveur de ces messieurs ? Ça non, je ne peux pas.
Et je me suis traîné à genoux mais sur ma terre, j'ai tout pris en mains,
ce lopin de terre, je l'ai gagné sans faire de dettes, ce champ de seigle, ce champ de pommes de terre.
Ça n'a pas été facile pour sauver le fourrage, ça m'a pris sept semaines entières
avant que les derniers foins puissent sécher sur mon chevalet de pierre.
Et l'hiver est arrivé, je suis allé casser des cailloux et couper mon bois.
Je me couchais tard dans la nuit, pour avoir un peu de tranquillité.
Je sentais bien que j'étais sur la fin, que je n'en pouvais plus,
j'étais comme une horloge bon marché dont le balancier bat de plus en plus lentement.
Je ne peux pas me mettre au lit sans ruminer tous les malheurs qui sont arrivés depuis.
C'est affreux ces poumons usés, cette toux, cette peau sur les os.
Je suis resté là étendu à chercher comment lui trouver à manger.
C'est comme cet amour que je ressens mais que je ne parviens pas à montrer.
J'ai eu des paroles blessantes parfois, on ne sait pas trop comment ça arrive ces choses-là,
mais quand la troisième malédiction s'abattit sur ma maison, je n'ai plus rien dit.
J'ai pris ça pour un effet de la volonté divine, j'ai courbé l'échine, j'ai pleuré
et puis je me suis encore battu deux fois plus dans le froid, dans la neige,
dis mon Dieu si Tu savais comme j'étais à bout de force !

*

C'était comme si l'humidité froide du marais pénétrait ma poitrine et la refroidissait.
Je ne voyais plus clair, j'avais l'air lourdement en trébuchant, je savais que c'était l'automne,
mais autour de nous c'était l'hiver. Je me suis traîné au fond de la neige comme une loutre,
je fendais du bois là où finit le chemin des charbonniers, à un mile au nord du lac Horknen.

Je frissonnais dans le vent mordant et ma hache frappait lourdement mais fort sur le bouleau qui culbuta au sein de la neige et s'enfouit profondément. j'élaguais, je tranchais, j'enlevais les racines les dents serrées, j'ai mangé un morceau et puis je me suis reposé, niché au creux d'une énorme racine. Je pensais que j'en étais quitte pour un moment, c'était apaisant de rester là, assis, pendant que tonnait et mugissait la tempête au-dessus de l'îlot boisé de Boberg. Je n'entendais plus les petits crier ni leur mère cracher le sang et je songeais que si Notre Seigneur était bon, c'était ici qu'il allait me donner le repos éternel. C'était une journée presque calme, j'ai laissé tomber ma hache et j'ai rampé dans les congères en pensant : "La mort est là !" Je ne leur ai peut-être jamais dit que je ne les haïssais pas jusqu'au jour où la misère, comme un fil de fer, serra mon vieux cou de soixante-dix ans, que je ne leur reprochais pas d'être en vie, que je les aimais, comment vont-ils pouvoir le savoir maintenant, si on me retrouve froid, dans ce trou ? Je me suis endormi là-bas dans la neige et je me suis réveillé un jour ici, je suis couché et c'est comme si j'entendais des coups de marteau. J'entends que ça frappe et que ça frappe encore, je ne sais quoi penser et je reconnais soudain la voix de la mère : "Dis bonhomme, ça saigne ?"

Mais maintenant, c'en est bientôt fini de moi, je ne peux pas appeler, il n'y a que ce berceau qui balance autour de moi, tout balance maintenant. C'est de la fièvre que j'ai, je crois, je voudrais bien que Pers Jan soit là il me ferait une tisane avec du lait, de l'eau-de-vie, du sirop de mûres, il pourrait lire le *Notre Père* aussi. Je n'ai jamais cru à la sorcellerie j'en ai trop vu de ces soi-disant secrets de toutes sortes mais quand tout semble s'assombrir autour de son lit, qu'on se sent lourd, fatigué avec ceux qui se relaient pour vous veiller, toute cette meute de misérables, oui, je sais bien que ce ne sont que des ombres, mais on n'en est plus trop sûr quand le voyage se termine, touche de plus en plus à sa fin. Où suis-je ? Sur le chemin de Kaljo, vous avez rencontré mes garçons ? Dites ! Il faut qu'ils viennent m'aider à porter le bois, ça commence à devenir lourd tout ça. Les voilà qui arrivent, allumez le bois résineux, les garçons ! Tout de suite ! Brandissez vos torches ! Le feu prend, on y voit clair ! Restez immobiles pour m'éclairer, venez avec moi sur le chemin. Ah ! Satan, quelle allure ! Il y a six torches qui vous rattrapent ! Trois de chaque côté maintenant, sortez de la nuit ! Vous êtes sur la butte, plantez la torche dans la neige ! Me revoici tout seul, l'autre rive du lac de Bannerger est bien lointaine, c'est loin, trop loin pour y aller et je ne veux pourtant pas rester là sur la butte. je veux retourner chez moi près de mes petits, je peux avaler une soupe, mais pas plus, merci les garçons, ça m'a réchauffé, regardez ! la torche est toujours là ! Elle brille dans la neige maintenant que se lève l'aurore ah ! Par Satan ! Que c'est beau ! Elle brille, diminue, siffle ; boules bleues de créite, et ça brille ! Ça brille comme une aurore boréale tout là-bas, à travers les sapins ! Il y en avait six qui brûlaient, qui suivaient Paljaka-Anders sur le chemin dans le ciel gris comme un pot d'étain. Merci pour la soupe, mes garçons, je suis chez moi maintenant ! Écoutez, la mère, y a-t-il quelqu'un qui m'écoute, je n'arrive plus à parler, ça n'avance pas à grand-chose de regarder avec des yeux qui ne voient plus rien.

Je veux savoir si j'ai appelé, écoute la mère, il est minuit ?
Mais d'où viennent ces charrettes qui raclent le sol grossier jonché d'épines,
ah ! Ce n'est que ce vieux berceau !
Ah ! Mon Dieu comme il se balance sans relâche !
Je l'ai sorti des vieilleries du grenier
j'avais soixante-dix ans.
J'entends, près du berceau, une chanson :

*“Fais dodo, dodo l'enfant do, mon petit enfant sage,
dors en paix, dors apaisé,
la berceuse va fermer tes petits yeux
dors en paix, dors apaisé,
dans les murmures du sapin
dans les murmures du grand pin.
Quand bébé va dans l'herbage,
avec son petit chapeau de feuilles,
avec ses petits souliers d'écorce,
il fait tomber toutes les feuilles vertes,
fais dodo, dodo, l'enfant do, mon petit enfant sage”.*

La fête au grenier

Assis seul, un soir, au grenier, je contemplais l'automne sur les prairies,
je lisais en pensant à Jonson qui avait trouvé le repos
l'an passé à cause de sa poitrine malade.
Avait-il trouvé un asile dans les étendues miroitantes et bleutées des étangs
ou bien errait-il encore dans la sablière qu'il hantait et d'où il n'osait pas sortir ?

Une page de mon livre se tourna toute seule, une lueur stellaire apparut,
une illumination dans mon grenier ; ce n'est pas normal, ai-je pensé.
La vieille Johanna s'était endormie et le feu était mort.
Il devait faire chaud, pourtant je frissonnais.
C'était au plus noir de la nuit, entre une heure et minuit –
mes papiers remuèrent, sur le plancher, un pas léger se fit entendre.
Une vapeur sifflante s'exhala de l'étang centenaire
et je vis apparaître dans la vapeur tremblotante Jonatan Jonson.
Je lui dis : "Cela me réjouit de te voir rétabli,
c'est jour de fête pour mon humble grenier que d'accueillir un tel invité !
Et si tu n'as pas changé, viens donc boire un verre avec ton vieil ami,
comme la vieille Johanna s'est couchée, je n'ai rien à manger".

Il me dit alors : "Voilà bien longtemps que je voulais te voir,
mais le chemin est ardu dans le firmament".
Nous étions attablés, la nuit était belle, la tempête grondait,
et j'ai réveillé Johanna pour qu'elle nous monte de la bière et du vin.
Au bout d'un moment, timide, hésitant, j'ai demandé :
"Dis-moi est-ce bien vrai tout ce qu'on dit du Seigneur, ce qu'on dit de la damnation ?
N'y a-t-il que les saints qui puissent résider dans les îles bienheureuses ?
N'y a-t-il pas de paradis pour tous ceux dont la foi a chancelé ?"
Il me répondit : "Tu sais bien que je ne suis qu'un pauvre charpentier sans instruction,
que j'ai suscité bien des haines à cause de ce que j'étudiais par moi-même,
et que les lettrés voulaient me faire pendre car je ne savais pas un mot de latin,
à mon dernier soupir, un ange m'a enlevé tout ce que j'avais, pour le rendre à Satan".

Et soudain, j'ai entendu dans les étoiles, je m'en souviens encore,
un chant qui parlait du péché, de la souffrance humaine, du Roi des Cieux,
un des chanteurs célestes me dit que c'était un chant terrestre
qu'un ange entonne quand il vient recueillir une âme
et que les plus sublimes, ce n'est qu'ensuite qu'il les chante,
je n'en compris pas un mot mais les pleurs m'envahirent
cela sortait de tous les cœurs, dans un tourbillon d'étoiles, par-delà tout savoir,
quelque chose que nulle oreille humaine n'avait jamais entendu,
quelque chose que nul regard humain n'avait vu".

*

La lune luisait, la tempête grondait, à travers la lucarne, à travers les tuiles,
le vin était vieux, la bière était forte et ma joie infinie.
Nous avons bu à l'automne qui se mourrait, à la paix qui régnait au-dessus des tombes
nous avons bu aux bienheureux qui résident dans l'immensité des étoiles
je vis briller son front comme argent, comme ossement, comme neige,
et doucement, tout doucement, la lumière scintillante l'aspira.
Dehors, le matin se levait sur la grisaille des prairies
et la tempête rugissait à travers les planches disjointes des murs.